

Des subjectivités mouvantes :
Somatisation et subjectivation
dans les écrits des femmes depuis 1990

Evelyne Ledoux-Beaugrand
Université de Gand

Anne Martine Parent
Université du Québec à Chicoutimi

Je suis enracinée mais je m'écoule.

Virginia Woolf, *Les Vagues*

[...] the point is not to know who we are,
but rather what, at last, we want to
become, how to represent mutations,
changes and transformations, rather
than Being in its classical modes.

Rosi Braidotti, *Metamorphoses*

Les années 1990 marquent un tournant dans la théorisation de la subjectivité et particulièrement de la subjectivité féminine. La parution de l'influent *Gender Trouble* de Judith Butler pose les jalons d'une pensée du sujet qui tente de se dégager des binarismes dont demeurent imprégnés les écrits féministes antérieurs. La remise en question de la catégorie « femme » comme fondement d'un « nous » féminin et féministe opère en effet un décentrement du féminin vers le *gender*. Se lit dans ce changement épistémologique le désir d'aborder la subjectivité en dehors des catégories normatives de sexe, d'orientation sexuelle et de race. On peut penser à cet égard aux nombreuses figures thématiques, dans le sillage ou en parallèle des travaux de Butler, une subjectivité mouvante, tels le sujet nomade (Braidotti, 1994), la cyborg (Haraway) et l'autre inappropriée/inappropriable (Minh-Ha). Située chacune à l'intersection de différents marqueurs identitaires, dont plusieurs sont facteurs de domination, elle nous invite à considérer notre positionnalité (Stanford Friedman). La volonté de disloquer les catégories existantes sans pour autant faire *tabula rasa* du passé sur un mode révolutionnaire se traduit dans la conceptualisation de l'identité comme « un inventaire de traces » (Braidotti, 1994, p. 14), somme partielle des héritages sociaux et familiaux, des marques laissées par les expériences, les lieux habités, les désirs formulés par d'autres ainsi que par les différentes formes d'interpellations. Ces nouvelles configurations identitaires se veulent ainsi toujours mouvantes, fluides et, en elles, subjectivité et corporalité se rencontrent à un jointement difficilement localisable, à la façon du ruban de Möbius où se (con)fondent envers et endroit, dehors et dedans, même et différent, soi et autre.

La prolifération des figures proposées par la critique féministe afin de penser le sujet féminin contemporain et à venir témoigne bien d'une approche qui cherche à la fois à poser les jalons de ces subjectivités féminines et à laisser la voie ouverte à d'autres possibles. Cette prolifération pointe également la difficulté d'une telle entreprise. Dans son essai *Metamorphoses*, la philosophe féministe Rosi Braidotti s'interroge sur les manières possibles de représenter le mouvement et la fluidité dans un monde où plus rien ne semble avoir de forme pérenne. La difficulté de telles représentations tient, selon elle, à ce que les conventions et le langage théoriques nous ont habitués aux concepts plutôt qu'aux processus, à la fixité des notions essentielles et fondatrices plutôt qu'aux mouvements complexes et désordonnés de l'expérience et à l'entre-deux souvent insaisissable de la transformation. Braidotti insiste sur la nécessité de trouver des représentations adéquates des divers et nombreux processus par lesquels les subjectivités sont constamment façonnées, transformées, renouvelées et réécrites (2002, p. 1 et suivantes); de là la conceptualisation du sujet comme un inventaire de traces. Ce sujet qu'on peut dire « nomade » en ce qu'il est issu de différents phénomènes de transition et de déplacement autant physiques que métaphoriques, Braidotti propose de le penser à partir de cartographies ou encore de figurations afin de ne pas le réduire ni le trahir : « We live in a permanent process of transition, hybridization and nomadization, and these in-between states and stages defy the established modes of theoretical representation. A figuration is a living map, a transformative account of the self – it is no metaphor.¹ » (2002, p. 2-3)

¹ Notre traduction libre : « Nous vivons dans des processus permanents de

Le présent dossier consacré aux subjectivités mouvantes dans la littérature des femmes depuis les années 1990 s'attache à de tels processus subjectifs; chacune des contributions présente une figuration singulière d'une ou de plusieurs subjectivités féminines situées au carrefour de discours et d'expériences divers mais ayant en commun de penser la subjectivité dans son intime intrication avec le corporel. Si le corps est un vecteur de subjectivation important et que les subjectivités sont somatisées dans les œuvres analysées, il est nécessaire de rappeler que ce corps n'est en rien un donné immuable. La tentation est parfois grande de simplement rejeter le signifiant corporel en raison de la longue tradition qui renvoie les femmes et le féminin à la corporéité, qui plus est à un corps *a-normal* et incontrôlable, ou encore à une immanence pour reprendre un terme cher à Simone de Beauvoir. Il apparaît cependant essentiel d'y résister.

Le corps est un signifiant trop important de la subjectivité pour le congédier promptement; il est en effet un lieu où se cristallisent de façon manifeste les relations de pouvoir – encore plus lorsque le sujet en question est identifié femme – en plus d'être la bien fragile condition de notre être au monde. Il s'agit plutôt, comme l'affirme Braidotti, « de dénaturer les racines corporelles de la subjectivité » (2009, p. 332) et d'envisager, à la suite de Judith Butler, la façon dont notre être biologique est toujours d'emblée un donné social et politique. Déjà dans *Bodies that Matters*, Butler invitait à repenser la matérialité du corps « comme l'effet du pouvoir, comme son

transition, d'hybridation et de nomadisation; ces états et étapes intermédiaires défient les modes de représentation théoriques établis. Une figuration est une carte vivante, un récit de soi transformateur – ce n'est pas une métaphore. »

effet le plus productif² » (1993, p. 2). La « matérialisation des corps³ » (p. 3), c'est-à-dire la façon dont nous les interprétons, les hiérarchisons et en fixons ainsi les limites, y apparaît dictée par des normes culturelles. Délaissant la question du sexe et du genre dans ses dernières publications, Butler réitère le rôle fondamental de la culture dans notre existence charnelle. Sa réflexion sur la précarité et, surtout, sur la répartition différentielle de celle-ci amène Butler à repenser « l'ontologie du corps » comme étant « une ontologie sociale » dans *Ce qui fait une vie* (2010, p. 9). La précarité « coextensive à la naissance elle-même » (p. 20), et en ce sens partagée par tous les êtres vivants, ne nous fait pourtant pas égaux puisque tous les sujets ne bénéficient pas des mêmes *soins*, du même réseau de mains, nécessaires au maintien de la vie. Ces « conditions sont intrinsèquement sociales » (p. 24). Le corps qui nous fait le plus intimement est aussi ce qui nous expose le plus fortement à la violence, à sa potentialité autant qu'à sa réalisation; sa finitude et sa vulnérabilité concrétisent notre dépendance « à l'égard des réseaux sociaux et de conditions sociales » (p. 27), de même que des conditions historiques de l'existence.

C'est précisément sur une telle intrication du corporel, du social, de l'historique et de la subjectivité dans les écrits de femmes depuis 1990 que portent les articles rassemblés ici. Le corporel n'est pas conçu comme ce qui assigne et limite l'identité et encore moins comme ce qui la fonde, mais plutôt comme une interface concourant aux échanges avec les autres et le monde. On trouve, chez Marie NDiaye, Hélène Cixous, Karine Tuil, Nina Bouraoui, Chloé Delaume et Annie Ernaux, un

² Notre traduction libre de : « as the effect of power, as power's most productive effect ».

³ Notre traduction libre de : « materialization of bodies ».

sujet traversé et travaillé par l'altérité, aux contours incertains et changeants, dont le corps porte la marque de sa porosité aux discours qui l'ont précédé et en partie façonné. L'écriture trace ou, dans certains cas, borne les transformations subjectives singulières des sujets féminins; tantôt elle permet l'avènement d'un sujet fluide, tantôt elle consigne les étapes de son devenir, alors que, d'autres fois, elle précipite ses transformations ou encore contient le sujet, faisant office de limites. La singularité des parcours de subjectivation que présentent les œuvres d'auteures françaises contemporaines étudiées ne doit pas nous faire oublier la dimension collective du « soi » et les caractéristiques récurrentes des figurations; c'est bien ce qui ressort de ce dossier consacré à l'imbrication de la subjectivité, de la corporéité et de la textualité.

Tenter de retracer le parcours, les effets et les visées de ces modifications tient donc d'un engagement avec le mouvement, la mouvance, davantage que d'une tentative de figer ces subjectivités dans un cadre théorique précis. Incidemment, les analyses empruntent à des cadre théoriques variés pour tracer des figurations singulières montrant la façon dont le corps des protagonistes/narratrices s'institue en tant que lieu d'inscription de la subjectivité, devient un champ de force où se rencontrent la capacité d'agir du sujet et sa subjectivation par les discours sociaux et familiaux. À l'instar de la voix narrative du *Journal du dehors* d'Annie Ernaux, les présences subjectives des récits à l'étude sont donc toutes, d'une certaine manière, « traversée[s] par les gens, leur existence, comme une putain » (1993, p.69) et, en cela, « porteuse[s] de la vie des autres » (p.106). Ce sont des subjectivités féminines en mouvements, c'est-à-dire changeantes, perméables au monde et insérées dans un

incessant processus de redéfinition à travers lequel elles disent quelque chose d'elles-mêmes et du monde qui les entoure. Affectées par divers discours à des formes et des identités qu'elles n'ont pas choisies mais capables de faire naître d'autres récits des paroles qui les ont précédées, écrites par d'autres mais écrivaines de leur récit de vie, incarnées mais évanescentes, précaires mais puissantes, inscrites dans des filiations paradoxales où l'ordre généalogique s'inverse, se retourne et se renverse, ou encore, à la façon de la narratrice de Woolf citée en exergue, enracinées mais s'écoulant librement, les voix narratives des récits étudiés se placent sans nul doute sous le signe de l'aporie. Les contradictions dont elles sont pétries s'avèrent, de fait, insolubles, irréductibles à des modèles de pensées qui voudraient les figer et, pour toutes ces raisons, ces subjectivités mouvantes, bien que singulière, nous disent quelque chose à la fois de certaines tendances (ou orientations) dans les écrits récents de femme et des enjeux d'occuper une posture de femme, lieu symbolique et matériel qui ne relève en rien d'un pur choix et où s'entrecroisent plusieurs marqueurs identitaires.

La mouvance subjective est au cœur de l'œuvre de l'écrivaine française Marie NDiaye, comme le montre Maité Snauwaert dans son étude intitulée « Sous la peau : les mutations subjectives des personnages de Marie NDiaye ». M. Snauwaert analyse les personnages ndiayiens à la lumière des travaux de Braidotti mentionnés ci-dessus et fait ressortir la subjectivité « mouvante, incertaine, impressionnée par ses rencontres », caractéristique des œuvres de l'écrivaine. Elle explique également que les métamorphoses que subissent de nombreux personnages relèvent d'un certain *ethos*, « celui d'une précarité et d'une vulnérabilité », tel que mis de l'avant

par Butler (2009) et par les études sur le *care*. Après une discussion sur la couleur de la peau et les enjeux identitaires qui y sont liés dans différents romans, M. Snauwaert se concentre plus particulièrement sur le corps en mutation, « sans cesse soumis aux effets de son environnement », du personnage de Khady Demba dans *Trois femmes puissantes*. S'inspirant de la conceptualisation de la puissance faite par Deleuze, elle montre que le corps souffrant de Khady Demba est le lieu d'une certaine forme de puissance, entendue comme « capacité d'effectuation ». Khady Demba constitue ainsi, pour M. Snauwaert, la figure emblématique des capacités de transformation des personnages ndiayiens.

Dans « Subjectivité *de l'autre* chez Hélène Cixous : l'enfant et la mère *en siège* », Elsa Laflamme analyse l'écriture de l'altérité d'Hélène Cixous dans quelques-unes de ses fictions récentes, qui ont en commun de participer à l'autobiographie familiale. Elle s'attache à la conception cixoussienne d'un « sujet hanté par l'autre, une subjectivité greffée ou venue de l'autre » qui se donne plus précisément à voir dans les « pauvres figures » que sont l'enfant trisomique, dont la naissance et la mort sont narrées dans *Le jour où je n'étais pas là*, et Ève, la mère plus que centenaire qui parcourt plusieurs récits de Cixous et qui occupe une place centrale, voire qui constitue la source même de l'écriture, dans *Reirements dans l'antarctique du cœur* et *Ayaï ! Le cri de la littérature*. La question du siège permet de dégager une poétique cixoussienne de la grossesse et de l'accouchement, dans laquelle le siège nomme à la fois une subjectivité assiégée par l'autre et l'expulsion de cet autre compliquée par sa posture « en siège ». La réflexion d'E. Laflamme montre qu'entre le fils trisomique, dont la différence est due à une lettre en trop, et la mère, que l'extrême

vieillesse rend aphasique, l'écriture de Cixous fait place à un langage tout en mouvements, allant de revirements en reversements et dessinant les traits d'une subjectivité qui résiste au figement.

La question du revirement ou encore de la réécriture dans un récit identitaire qui prend appui sur une certaine lecture du corps est centrale dans l'article d'Evelyne Ledoux-Beaugrand intitulé « La mémoire dans la peau : Les généalogies alternatives de *Douce France* de Karine Tuil ». Se servant des travaux de Judith Butler et de Rosi Braidotti, E. Ledoux-Beaugrand examine « l'intrication de la subjectivité, du corporel et du mémoriel » dans le roman de Tuil par le biais de l'analyse du « changement de peau » que subit la narratrice. Partant du constat que la peau n'est pas que matérialité, que s'inscrivent en/sur elle des enjeux identitaires et imaginaires (relevant des fictions collectives et sociales), E. Ledoux-Beaugrand montre que la peau est investie d'une charge mémorielle qui peut être amenée à se modifier au gré des interpellations qui la constituent. C'est ainsi que, pour la narratrice de *Douce France*, le sort des sans-papiers en Europe en vient à s'arrimer à la postmémoire de la Shoah, révélant du même coup que l'identité est une fiction qui peut être reconfigurée, réécrite par les expériences et les discours qui façonnent le sujet.

Dans « Du désir de se *désidentifier* à la volonté de tout intégrer : l'évolution du sujet buvard chez Nina Bouraoui », MélissaJane Gauthier se penche sur trois récits autobiographiques de l'auteure franco-algérienne, dont l'œuvre est tout entière traversée par une réflexion sur les conflits identitaires causés par sa double appartenance culturelle. La lecture conjointe de *Garçon manqué*, de *Mes mauvaises pensées* et de

Nos baisers sont des adieux permet de retracer le parcours du « sujet buvard » qu'est la voix narrative des trois récits. L'expression « sujet buvard » n'apparaît que dans *Mes mauvaises pensées*, où elle qualifie un sujet perméable au monde, mais aussi un sujet écrivain dont les récits sont rendus possibles grâce à une peau qui absorbe tout. Or la notion sert ici à M. Gauthier de « figuration » (au sens où l'entend Rosi Braidotti) d'une subjectivité qui ne peut se soustraire à l'influence de son entourage ainsi qu'aux interpellations familiales et sociales liées au genre et à la race. Ces interpellations parfois blessantes, l'auteure-narratrice doit apprendre à composer avec elles, et le style adopté par Bouraoui dans chacun des récits témoigne justement, suivant l'analyse de M. Gauthier, des différentes tactiques adoptées par l'auteure-narratrice. Bien qu'il s'avère impossible d'échapper complètement aux interpellations, *Garçon manqué* et, dans une moindre mesure, *Mes mauvaises pensées* font montre d'une tentative de *désidentification* alors qu'une resignification de celles-ci est non seulement possible mais rendue visible dans le dernier récit de la triade qu'est *Nos baisers sont des adieux*.

Dawn Cornelio s'intéresse aussi à différents processus de resignification dans son article « Fragmentation des corps et des identités chez Chloé Delaume ». Sa lecture montre comment le drame familial, événement traumatique violent situé au fondement de l'œuvre de Delaume, est rejoué et, par là, contrôlé plutôt que subi dans les nombreuses scènes de démembrement et d'accident qu'elle recense dans l'ensemble des écrits de l'auteure. La fragmentation des corps, vivants ou morts, volontaire ou accidentelle, est en effet un *leitmotiv* de l'écriture autofictionnelle delaumienne qui se présente comme un laboratoire; les corps et les identités sont disséqués sur la table

d'opération de l'autofiction et réduits à l'état de matière première de l'écrit de sorte qu'advienne une prise de contrôle d'une désintégration qui avait d'abord été imposée à Delaume. À la fragmentation réelle des corps dans le drame familial qui a laissé l'auteure-narratrice orpheline répond une fragmentation littéraire que rendent visible à la fois la thématization récurrente d'un fractionnement des corps déjà mentionnée, les modifications aussi bien imposées qu'intentionnelles des noms propres, le traitement du temps, souvent éclaté, ainsi que l'écriture singulière de Delaume qui subvertit, voire violente la syntaxe et fait conséquemment violence aux lecteurs et lectrices déroutés. Le corps de Chloé Delaume, « personnage de fiction », n'échappe pas à cette mise en morceaux : il est ainsi remixé afin d'échapper aux interpellations funestes contenues dans le meurtre-suicide commis par le père.

L'arbitraire d'un corps à la fois malade et désirant est analysé par Andrea Oberhuber dans « Épiphanie du corps dans *L'Usage de la photo* d'Annie Ernaux et Marc Marie ». Cette contribution, qui clôt le présent dossier, s'intéresse à la somatisation d'une subjectivité féminine triplement médiatisée, à travers le rapport à l'autre, à l'écrit et à la photographie. A. Oberhuber s'attache plus précisément aux tensions et paradoxes qu'inscrit la rencontre du textuel et du visuel dans ce récit cosigné par Ernaux et Marie (et, en cela, hapax dans l'œuvre ernausienne). Néanmoins similaire aux autres écrits d'Ernaux, tous en prise sur des considérations sur le singulier et le collectif liés, chez cette écrivaine, à la question du corps (propre/social), *L'Usage de la photo*, dans un même mouvement, dévoile, par l'écrit, et rend absent et spectral, sur les photographies, un corps écartelé entre Éros et Thanatos, entre désir et jouissance d'un côté et la menace d'une mort

imminente de l'autre. Les nombreux rapports spéculaires mis en œuvre dans ce texte pointent, selon A. Oberhuber, le pouvoir « récréatif » dont est investie l'écriture à quatre mains.

Façonnées par leur environnement, leur héritage, leur soma et ce qui s'y joue malgré elles, les protagonistes/narratrices ont aussi pour la plupart à en découdre avec la souffrance. Mémoires traumatiques, maladie, meurtre, histoire familiale complexe et histoire de migration : les études du présent dossier révèlent, entre autres, que l'écriture contemporaine des femmes est un lieu privilégié de l'exploration du trauma et de la douleur. Traumas intimes et personnels aussi bien que traumas historiques se rencontrent et tissent ensemble la trame d'un monde où les femmes ont encore à négocier leur place. Page paire

Bibliographie

- BEAUVOIR, Simone de. (1949), *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard.
- BRAIDOTTI, Rosi. (2009), « Théorie féministe posthumaine », traduit par Jacques Bossier, dans *elles@centrepompidou. Artistes femmes dans la collection du musée national d'art moderne, centre de création industrielle*, Paris, Centre Pompidou, p. 330-335.
- . (2002), *Metamorphoses: Towards a Materialist Theory of Becoming*, Cambridge, Polity.
- . (1994), *Nomadic Subjects: Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, New York, Columbia University Press.

- BUTLER, Judith. (2010 [2009]), *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, traduit par Joëlle Marelli, Paris, Éditions La Découverte.
- . (1993), *Bodies that Matters: On the Discursive limits of "Sex"*, New York et Londres, Routledge.
- . (1999 [1990]), *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York et Londres, Routledge.
- ERNAUX, Annie. (1993), *Journal du dehors*, Paris, Gallimard.
- HARAWAY, Donna. (1991), *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge.
- MINH-HA, Trinh. (1986-1987), « Introduction », dans *Discourse*, vol. 8 « She, the Inappropriate/d Other », p. 3-9.
- STANDFORD FRIEDMAN, Susan. (1996), « "Beyond" Gynocriticism and Gynesis: The Geographics of Identity and the Future of Feminist Criticism », *Tulsa Studies in Women's Literature*, vol. 15, n^o 1, printemps, p. 13-40.